
PRIX : SOIXANTE CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS BI-MENSUELLEMENT

Quatrième Année — Deuxième Période

SOMMAIRE :

- Saint-Pol Roux** : *Épilogue des saisons humaines.*
Gabriel Mourey : *M. Paul Hervieu.*
Paul Adam : *Dieu (suite).*
O. de Sitt : *Deux lettres inédites de Tourgueneff,*
X. X. X. : *Histoire de Sem et Japhet.*
Paul Adam : *Critique des Mœurs.*
Bernard Lazare : *Les Livres.*
B. L. : *Revue des Revues. — Memento.*

PARIS

ERNEST KOLB, ÉDITEUR

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

Tous droits réservés.

ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant les 10 et 25 de chaque mois

ABONNEMENTS

	UN AN	SIX MOIS
PARIS.	10 francs	— 6 francs.
PROVINCE	12 francs	— 7 francs.
UNION POSTALE	14 francs	— 8 francs.

Le numéro : 60 centimes

COMITÉ DE RÉDACTION

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN — HENRI DE REGNIER
BERNARD LAZARE — PAUL ADAM

Pour tout ce qui concerne la Direction, la Rédaction et l'Administration, s'adresser à l'Éditeur, **Ernest KOLB**, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

ÉPILOGUE

DBS

SAISONS HUMAINES⁽¹⁾

Salle circulaire dans une Tour. Aux murailles, tapisseries de gloire. Vers la gauche, un lit monumental, telle une galère au port. A droite, çà et là, sur des piédouches, trois Héros d'allures diverses figurent le Prince d'autrefois à vingt, quarante et soixante ans. A l'avant-gauche, la large baie d'une fenêtre ouverte. Légèrement vers la droite, au fond, une porte à un seul vantail. A une chaîne

1. LES SAISONS HUMAINES, chose ancienne et d'entre mes premières « tentatives » dramatiques, sont précédées d'un prologue et suivies d'un épilogue. Le sujet de cette massive fantaisie, la vie péripétuelle d'un homme. L'épilogue met en action les derniers moments du héros alors centenaire; c'est le spectacle de ses phantasmes, l'autopsie d'un délire, l'extériorisation d'une intériorité...

Notes du Poète.

venue du plafond, append une lampe de cuivre où vacille une grêle lumière, image de l'être du Prince. On a l'impression que cette Tour aux pierres épaisses s'érige en un domaine ordinairement solitaire, spectre gigantesque à qui des vols de corneilles et de corbeaux tiennent lieu de chevelure ébouriffée. Minuit approche à pas de loup.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRINCE LORÉDAN DE TERRE SAINTE. *Au dehors* LES DISCIPLES DE L'ASTROLOGUE, LES FOSSOYEURS, UN MENUISIER, UN SONNEUR DE GLAS, LES HÉRITIERS.

Un rais de lune, diaphane et roide ainsi qu'un glaive archangélique, baptise de candeur le Prince endormi non loin de la fenêtre dans le haut fauteuil armorié. Une barbe séculaire ruisselle sur ses genoux, une ample robe de lin l'enveloppe à la façon d'un suaire, du crâne à la ceinture il pleut des cheveux d'argent.

La gent intéressée grouille au bas de la Tour, hérissant de glaïeuls ériards les alentours.

LA RONDE DES DISCIPLES DE L'ASTROLOGUE

*Les vivants sont des morts
levés;
Les morts sont des vivants
couchés.*

LE SABBAT DES FOSSOYEURS, probablement éventés par des chauves-souris

*Avec la prompte et taciturne rapacité
Des enfouisseurs de cassettes,
Nous sculptons des parallélogrammes de vide
Où tapir les reliquaires du néant.*

CRIS DU MENUISIER

*Le sapin pour les gueux!
Le chêne pour les fiers!*

CHANT DU SONNEUR DE GLAS, attendant sous un cyprès.

Bingbangbongboumg!
Voilà celui qui met les élégies malodores
Dans les robes-gosiers des beffrois :
Bingbangbongboumg!

LA BACCHANALE DES HÉRITIERS

Hâte-toi,
Parent trop las et trop flétri pour jouir encore du faix d'or!
Place aux frais, place aux allègres couleur de tu-dois-partir,
Hâte-toi!

A travers l'orgiaque enchevêtrement des clameurs, on distingue des coups frappés contre la porte basse de la Tour, puis des pourparlers hargneux et des cliquetis d'épées, puis le fracas d'un pont-levis brusquement relevé avec le grincement d'énormes clefs dans la serrure rouillée d'une porte qu'on ferme.

Le prince Lorédan de Terre Sainte, réveillé en sursaut, se dresse d'un jet : saule blanc.

TERRE SAINTE.

On dirait, ce vacarme, que la vaisselle de Dieu se casse dans l'azur!...

La porte de la salle s'ouvre. Survient Patrice, le très vieil écuyer du Prince, son épée au poing : d'une estafilade à son front dégouline un sang pauvre.

SCÈNE II

LE PRINCE LORÉDAN DE TERRE SAINTE, L'ÉCUYER
PATRICE, VOIX DIVERSES

TERRE SAINTE, hagard.

Du sang!.. du sang! ... du sang!...

L'ÉCUYER, faisant fi de sa blessure.

L'égratignure d'un rosier...

TERRE SAINTE

Brave écuyer, tu saignes encore à ma défense, pourtant voici l'âge où notre corps pâle a les veines plus arides que maints sarments après octobre. Dorénavant, camarade chenu, sache brider ton zèle et te montrer moins prodigue de sève, puisqu'une boule de neige suffirait à signifier ta statue peinte et que le prince à qui se dévoua ta vigueur roulera dans la fosse bientôt, comme une avalanche au fond de la crevasse. (De sa main tremblante il éponge le front, la tempe et la joue de l'Ecuyer agenouillé) Le clavier des chemins parcouru, nous n'avons pas, après une absence de septante années, regagné la trêve définitive de la Tour afin de ferrailer mais, pèlerins du Dernier Soupir, afin de mourir à l'aise de la mort calme des chétifs et des graves. Il sied au vieillard, oubliant les prétentions du corps, de ne songer plus qu'aux offices de l'âme et de faire dans la paix caduque le stage de l'imminente immobilité du trépas. — La vieillesse, n'est-ce pas un peu déjà notre âme qui se montre?

L'ÉCUYER.

A l'époque fragile des billes, j'entendis un sorcier prétendre que la barbe blanche est la quenouille de l'âme.

TERRE SAINTE.

Certes qui dit : barbe blanche ! pense : alphabet du linceul !

L'ÉCUYER

Le fait est que, depuis ma toison, je sens quelque chose... une sorte de chrysalide occulte... se fêler chaque jour davantage, perceptiblement, en le tas que je suis de poussière future.

TERRE SAINTE.

C'est ton âme — belle au corps dormant — qui brigue de s'épanouir, Patrice. La mienne hante désormais ma balèvre édentée comme une crête d'ancien mur où persistent quelques tessons de faïence et là médite sur l'envolement prochain, attendant pour l'essor que s'affirme, carrière de marbres funéraires, la rigide aube d'éternité.

L'ÉCUYER

Mon âme, je n'ai pas la crainte encore de l'exhaler dans une nausée ou bien en toussant dans le vent, néanmoins j'observe qu'à travers moi s'élaborent de mystérieux préambules de départ.

TERRE SAINTE.

A coup sûr ton âme s'émancipe et déjà lustre ses subtiles ailes trop longtemps repliées par la captivité, car l'âme est en vérité serrée dans nous, telle un papillon dans un livre, entre le verso de notre échine et le recto de notre sein.

L'ÉCUYER.

Des fois cela me démange, comme si je ne sais quoi grattait à ma carcasse et demandait à sortir.

TERRE SAINTE, écoutant le corps de l'Ecuyer dans une sorte d'hallucination.

Ecuyer moins éclairé que ton prince d'un chandelier d'ans, ce sont tes vers peut-être qui répètent leur rôle délétère.

L'ÉCUYER, claquant des dents avec répugnance.

Mes vers !

TERRE SAINTE.

Ah ! vieillards et fruits blets sont analogues !.. Nous faisons encore suffisante mine aux halles de la vie, mais les vers sont quand même dedans. (Prenant l'épée du poing de Patrice et la remettant lui-même dans le fourreau qui pend à la ceinture de l'écuyer.) Ecoute donc incuber ta pourriture intime, moine du Déclin, et laisse de plus jeunes que toi badiner avec la folie d'acier.

L'ÉCUYER, caressant son épée.

Volontiers j'avais depuis longtemps refoulé sous la paupière de cuir ce regard — faisceau de tous mes regards ! — mais de lui-même il a jailli. à l'éclair vert de la menace. Il m'a fallu dresser le pont-levis et clore la porte, maître, car des sacripants au groin violet et dont les ongles s'allongent à vue d'œil voulaient prendre d'assaut la solitaire Tour.

TERRE SAINTE.

Halte-là ! je reconnais à ta peinture ma bande d'héritiers. Il serait injuste de récuser ces alouettes de mes yeux déjà fols et bientôt vitreux. Mon heure est la leur. (Tournant le sablier.) Sitôt tarie la haute poire de cesablier qu'emplissent les cendres choisies de mes ancêtres, ma cariatide, je le pressens, croulera sous sa révolue corniche de Cent Années. Ces goinfres durent trop attendre, leur impatience est légitime en somme.

LA BACCHANALE DES HÉRITIERS, au bas de la Tour.

Hâte-toi,

Parent trop las et trop flétri pour jouir encore du faix d'or !

L'ÉCUYER, montrant le poing aux Voix.

Le diable vous rôtisse, pirates !

TERRE SAINTE, bienévole.

Non pas, Dieu les rafraîchisse ! (Il désigne les trois Héros des piédouches représentant Lorédan à vingt, quarante et soixante ans.) Interroge ces Images, tryptique de mon passé. Combien de fois, avant ces assaillants et de même, n'ont-ils pas, ces Moi-Même, guetté le parent dans la cloche annonçant l'agonie ? Durant mon existence aussi longue qu'un tronçon d'immortalité, que souvent j'ai chanté la soif impitoyable ! A mon tour de l'entendre !

L'ÉCUYER.

Mon Seigneur, ils ont un miroir infiniment pur entre les doigts chacun.

TERRE SAINTE.

Vif emblème de l'héritier. Ils spolieront la Tour familiale dès que mon haleine ne violera plus de sa buée le miroir ingénu qu'ils tiennent à la main chacun.

L'ÉCUYER.

O le miroir, pétale du puits-corolle où gèle la Vérité sans linge, ô le miroir, prostituant son clair refuge à la mort laide et complice, ô le miroir qui ne devrait s'offrir qu'à la vierge et riuse merveille !...

TERRE SAINTE.

Miroir, véridique nénuphar ! (L'Écuyer aide le Prince à faire quelques pas.) Sur ce lit, il y a des vingt ans et des vingt ans, je sortis du ventre d'une femme très blonde, ma mère ; il me semble aujourd'hui que je vais pénétrer dans le ventre d'une femme très brune, laquelle partira m'enfanter derrière l'opaque mur des choses. Renaissance que la mort, ami, laisse ton maître séculaire.

L'ÉCUYER, l'étayant.

Dans ces moments si graves qu'on les nomme suprêmes?

TERRE SAINTE.

Obéis cette dernière obéissance. Mon front est sur le point de s'affoler, blême tournesol tarabusté par un essaim de guêpes. Les décors du délire au centre desquels mes autrefois particuliers se donneront en spectacle récapitulateur devant se dresser, j'ai pour une fois la susceptible avarice de vouloir rester seul avec moi-même.

L'ÉCUYER, suppliant.

Rayer le serviteur de la finale page!

TERRE SAINTE, songeant fixement.

Les souvenirs sont les bagages, le viatique, de Psyché. Ils s'amoncellent dans le vestibule de l'agonie, espérant que la voyageuse s'en empare : le souvenir, d'essence volatile comme l'âme, est comme elle — immortel. (Des corbeaux et des corneilles se réjouissent à travers l'espace dehors.) Qu'est-ce encore?

L'ÉCUYER.

Des corbeaux qui grognent et des corneilles qui grincent mêmelement que les gonds enrroués des vieilles armoires.

TERRE-SAINTE.

La basse-cour du fossoyeur a faim. Adieu, compagnon!

L'ÉCUYER, avec des bras de lierre.

Mais vous souffrez!

TERRE SAINTE

Rassure-toi, Patrice. Mes gouttes d'huile étant rares, je ne suis plus qu'un lumignon, simplement! (Le prince est pris d'une syncope, l'Écuyer l'emporte vers le fauteuil et l'y dépose.) Certes, maintes fois, j'étouffe, au point de supposer que le toit pointu du clocher voisin va choir sur mon débris de flamme à la façon d'un éteignoir, — mais c'est tout. Je ne souffre point, te dis-je, et je mourrai puérilement, comme je suis né.

L'ÉCUYER, dolemment.

O finir!

TERRE-SAINTE.

L'homme est une valeur effigielle sur la brise, valeur que les doigts des heures manipulent jusqu'à la dépense ou l'usure intégrale. Art délicat, disparaître au moment nécessaire et s'éviter ainsi le discrédit ou l'apostasie des miroirs! Le suicide est sans doute l'apothéose d'une extrême coquetterie. Considère. Mon sourire sans perle est une grimace. Je me reprends, singeant les marmots, à baver, à bégayer... Quelques jours de plus, il te faudrait m'apporter des joujoux. Alors, fatalement, tu narguerais ma déchéance ou bien, ton dévouement persistant, te vaudrais-je de grotesques airs de nourrice, ô fidèle gardien flanqué d'une jatte de lait en guise de téton.

L'ÉCUYER.

Je sais des chansons aussi douces que le gazouillis des fontaines.

TERRE SAINTE.

Non, Patrice, mieux vaut s'en aller donner des joues, des lèvres, des yeux aux fleurs qui serviront de balda-

quin à nos reliques. (Prenant les mains de l'Écuyer.) Caprice ou timidité, la femme ne veut aucun témoin à ses couches roses. Ami, la Mort est femme, — n'assiste pas aux couches noires.

L'ÉCUYER.

Respectée soit votre volonté!... Mais, fidèle jusqu'au terme, je garderai la porte.

TERRE SAINTE.

Néanmoins, l'heure échue, laisse, au nom des traditions, si ridiculement barbares qu'elles soient, laisse leurs miroirs s'abattre sur ma face inerte, sans les crever comme des yeux pervers.

L'ÉCUYER, sourdement.

Houn!

TERRE SAINTE, le retenant par le bras.

Eh! mais, diacre de mes exploits, que te restera-t-il lorsqu'ils auront tout pris en riant?

L'ÉCUYER,

Je me réserve le droit imprescriptible de vous pleurer.

TERRE SAINTE, cueillant sa magnifique Epée sur la cloison et l'offrant à l'Écuyer.

Hérite au moins de mon expression.

L'ÉCUYER, recevant l'Epée et la baisant.

Je la conserverai comme un rayon de vous.

TERRE SAINTE, pris d'une subite horreur et se détournant de l'Epée qui ricane sous un baiser lunaire.

Glaive : pistil du Malin, écharde de la Haine, longue-oreille de la Vanité, corne des Fronts Bas!... Prétendu courage : sexe en clinquant des histrions sots et vils qui, ne pouvant créer, saccage!... Crabe passible des talons, décidément, qu'un porteur de haubert!... Quel éclat de rire immense, héliogabale d'une mâchoire, abolira donc l'erreur catastrophale qui pousse un matamore harnaché de casseroles — carapace de lâche prudence sur une dame-jeanne de sang fanfaron — à embrocher, avec des airs de gâte-sauce atroce, la viande de son frère?... Maudites soient les Patries, négligentes aïeules qui, aux mains de leur marmaille terrible et tournant tout au mal, laissent leurs aiguilles à broder la paix des foyers!... O ces bégueules onagres de pierre toujours prêts à la ruade, les Frontières aux hihans de trompettes?... Héros, vous n'êtes pas autres que ces fermiers à grosse bedaine défendant à coup d'épouvantail leur carré de pois chiches!... Aussi bien quel apostolique réfractaire, rompant l'héréditaire cordon de massacre qui rallie notre nombril à l'Age des Ongles et des Dents, osera susciter, puis canaliser un avenir d'arrière-neveux renégats mais neufs et bons?... Deux hommes, venus celui-ci de l'Orient celui-là de l'Occident, quand sauront-ils marcher vers l'Etoile Polaire, la main dans la main, une caresse immarcessible entre eux?...

(Voix au dehors.)

LE SONNEUR DE GLAS.

Bingbangbongboug!

CRIS DU MENUISIER.

*Le sapin pour les gueux !
Le chêne pour les fiers !*

LE SONNEUR DE GLAS.

Bingbangbongboumg!

L'ÉCUYER, s'inclinant oppressé.

O mon Maître !

TERRE SAINTE, le relevant.

Ne m'appelle plus ainsi. Au seuil de la Poussière, enfin la dérision de ce vocable éclate. Ceux-ci peupliers, ceux-là brins d'herbe : absurdité ! Le sonore coup-de-faulx du glas nivèle à point nommé. (S'humiliant.) Pardonne mon outreucidante suprématie.

L'ÉCUYER.

Pardonnez aussi, puisqu'en vous servant je ne servis que mon instinct.

TERRE SAINTE.

Ne blasphème pas le saint froment de ton zèle, ami. En retour je supplierai le Maître des Maîtres de m'instituer ton valet là-haut.

L'ÉCUYER.

Je vous commanderai d'être mon maître.

TERRE SAINTE

Va, trop souvent ma présomption montra ses deux rangées de dents et contre toi hurla.

L'ÉCUYER.

Non pas ! vous fûtes mon bercail.

Prenant la tête du prince entre ses mains comme un cygne blessé, il la baise respectueusement. Transfiguré par le charme indéfinissable de cette caresse, Lorédan s'efforce de ressusciter une sensation analogiquement ressentie.

TERRE SAINTE.

Sur des ruines... un soir de neige, après une bataille... une petite fille qui me souriait...

L'écuyer se dirige vers la porte de la salle et ses larmes ruissellent claires et grosses sur les dalles.

TERRE SAINTE, le suivant des yeux.

Frère, tu perds les pierreries de ton collier.

L'ÉCUYER, les bras au ciel.

Ce sont mes larmes ! mes larmes ! mes larmes !..

Il sort pour librement pleurer ; on le sentira là dans l'ombre de l'escalier, derrière la porte, jusqu'à la fin.

LE SABBAT DES FOSSOYEURS.

*Avec la prompte et taciturne rapacité
Des enfouisseurs de cassettes,
Nous sculptons des parallélogrammes de vide
Où tapir les reliquaires du néant.*

SCÈNE III

LE PRINCE LORÉDAN DE TERRE SAINTE ; çà et là LES AIEUX DES TAPISSERIES, LES HÉRITIERS.

TERRE SAINTE, seul.

Des larmes !... Déjà la forme m'échappe, au bénéfice du fond !... Un pleur tombe, et mon jugement ramasse un bijou d'amitié. Ainsi, m'éloignant de la matière, cette ribaude, je m'approche par degrés de

l'Idée, cette houri voilée du très jaloux sultan Dieu. O sacerdotale Idée, l'éphémère phénomène et l'accident périssable ne sont que les ornements profanes de tes bordées prises par nous pour des élans de charité, l'ici-bas n'est que ta caricaturale ombre-portée !.. Aussi bien l'homme distingue seulement la mascarade du religieux Mystère. (Méditant, paupières closes.) L'existence visible est transitoire, autant dire n'existe pas ; l'existence invisible est permanente et seule existe. Apparence, fumée de l'essence !... Le monde : cimetière joli de l'énigmatique Beauté. Sans l'indiscret désir de l'évocatrice foi, nous marcherions sur les tumulaires tréteaux d'une farce brève : terre et vie humaine ! O les splendeurs de l'hypothèse ! La nature pâlit-elle pas devant les menues proies de notre imagination, pieuvre recluse en notre crâne depuis l'antérieure mer de Primordialité ? L'univers, grain de sable auprès de la grandiose basilique épanouie dans le cerveau même d'un enfant. Mais nous ne sommes, hélas ! que les Chevaliers du Mirage. Notre pensée perçoit insuffisamment les Initiales foulant les tapisseries dont le firmament sensible n'est que le revers avec, pour fils entremêlés, des constellations affaiblies comme un rire ouï derrière l'aile éployée du vaste Oiseau du Temps. (Laisant errer ses regards et ses gestes sur les objets.) De plus en plus baisse ma flamme singulière... Maintenant j'effleure à peine les espèces, masque ou cuirasse de l'Esprit ; bientôt je contemplerai l'être franc et limpide, nudité close aux vivants. La lampe de la vie nous empêche d'apercevoir l'épiphanie rare que les doctes ténèbres du trépas révéleront. Notre regard nous est un bandeau flamboyant, — aussi fermer les yeux à jamais, mourir, c'est avoir du génie soudainement et pour toujours !...

LES AIEUX DES TAPISSERIES, s'animant.

*Viens vite, enfant prodigue,
Déjà le couteau rit sur le veau gras.
Viens vite, enfant prodigue!*

LES HÉRITIERS, dans les fossés de la Tour.

Hâte-toi!

*Parent trop las et trop flétrir pour jouir du faix d'or,
Place aux frais et place aux allègres couleur de tu-dois partir.
Hâte-toi!*

Lorédan se redresse, va et vient entre les deux chœurs, titubant
comme s'il marchait sur des crapauds.

TERRE-SAINTE.

Moribond, ton symbole est le baudet. Celui-ci ne voulant avancer, les uns tirent par devant les autres poussent par derrière. Furtivement décidé, le baudet s'emporte, si bien qu'il culbute à la fin dans la fondrière; de même celui-là le moribond... mais ici la fondrière est la tombe. (Après avoir tournoyé, il s'appuie au fauteuil.) Le Souvenir cogne à ma tempe comme à l'huis d'une auberge... qu'il entre donc s'installer à sa guise!.. (Les papillons de ses yeux s'en vont gambader par la large baie de la fenêtre.) O magie!.. Avec ses pattes d'argent l'Araignée-des-Nuits tricote là-bas un décor suggestif!.. Fossette dans l'immense carnation du monde, une vallée vient de se creuser!.. vallée si peuplée qu'elle m'évoque un cirque de l'histoire ancienne au temps des lions païens... Eh! comme de partout on me regarde!... Serais-je aussi blanc qu'une martyre? (Descendant vers la fenêtre.) Quelle est donc cette étrange vallée, dont les paysages me sont familiers cependant?

Trois formes phantasmales apparaissent sur place incontinent, comme enfantées par le délire de Lorédan. C'est son souvenir qui a pris corps. Les trois émanations correspondent aux trois phases capitales de ce souvenir; leur costume de pages est mauve

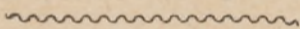
aux nuances variées : pourpoint, maillot et toque. Lorédan les interroge d'un regard intérieur, mais sa surprise est brève.

TERRE-SAINTE.

Ne seriez-vous pas, bizarres pages aux pieds à rebours, ne seriez-vous pas les Pages de ma Mémoire ?

(A suivre.)

SAINT-POL-ROUX.



M. Paul Hervieu

« La valeur vraie pour les êtres, ce qui permet à certains de se distinguer de la foule, de constituer une élite, c'est leur belle sensibilité, l'énergie qu'il leur faut pour être faibles et tendres, c'est leur générosité, l'infinité des émotions qu'ils peuvent donner, ressentir, partager... » Cette phrase de *Flirt* que des Frasses murmure à l'oreille de M^{me} Mésigny, pourquoi m'est-elle ainsi restée à la mémoire, qu'au moment de parler de M. Paul Hervieu, elle tombe d'elle-même du bout de ma plume. C'est qu'il demeure, en toute œuvre de littérature sincère et loyale, un coin où l'artiste s'est avoué plus abondamment et comme malgré lui, et par où il semble au lecteur qu'il puisse pénétrer tout au fond de la pensée et du caractère de l'écrivain.

M. Paul Hervieu possède « une belle sensibilité », l'une des plus hardies, des plus fines et des plus complexes de ce temps, et nous lui devons une large reconnaissance de nous y convier avec autant de

grâce et de profondeur qu'il l'a accoutumé. Epris, jusqu'au délire, des seules nuances de la passion ou du sentiment, des seules subtilités du contact des êtres entre eux et avec les choses, il atteint, à force d'acuité et d'infinitésimale analyse, une grandeur douloureuse. L'angle spécial selon lequel sa nature lui imposa de regarder le monde, au lieu de déformer sa vision ou de la rapetisser, l'oblige à voir juste et précis. Il se promène, par la vie, muni du miroir de vérité, inquiet seulement des reflets qui y passent, pour nous les livrer ensuite aux artifices d'un langage, le plus caractéristique et le plus étroitement adapté aux fantaisies de sa pensée.

Les infinies nuances, légers abandons, ruses discrètes, coquetteries, les souplesses, les fluidités des états d'âme, c'est à travers un style de cristal qu'il nous offre de les contempler, vitrine aussi précieuse que les délicats et fragiles objets qu'elle enferme, mais d'une magique solidité : le vocabulaire le plus simple lui sert de base. M. Paul Hervieu se soucie davantage de donner à sa phrase la forme unique commandée par l'idée qu'elle enserme, que de l'orner de mots rares ou somptueux ; ses subtilités sont plutôt de syntaxe que de vocable, hardies et neuves constructions, rythme spécial de pensée. Avec une sage habileté, due à la parfaite connaissance de la propriété des termes (où se révèlent les grands écrivains), il a pu ainsi se permettre jusqu'à toute audace, sans hausser la voix, avec la même délicatesse d'expression ; non par une sèche pudeur d'esprit timoré, mais uniquement par une volonté soutenue de ne rien écrire que de conforme à sa vision de hautain artiste. Serait-ce à dire que la réalité lui fasse peur ? M. Paul Hervieu passe ses livres à nous prouver le contraire ; ils débordent de vie ; tout s'y montre vrai, d'une vérité

troublante, douloureuse, cruelle souvent, et qui poigne étrangement, encore qu'il s'efforce de nous en voiler l'émotion avec de l'ironie. Ironique, il l'est d'une étrange manière, à la guise d'un sentimental fervent qui voudrait se donner des excuses à sa foi et non par désillusion noire. Contre les sottises et les petites infamies de la vie, il apparaît sans amertume, se contentant de les noter avec froideur, sèchement. Ce qui nous charme et nous conquiert chez lui, autant que son talent et sa maîtrise, c'est la belle loyauté de son esprit, la franchise de ses audaces, son culte pour la vérité. Dès le rideau levé sur le spectacle où il nous invite, la vie se manifeste en ses personnages; nous les voyons exister, par eux-mêmes, car il se gardera, lui, de les juger ou de les plaindre, de les excuser ou de les condamner; ni révolte ni pitié pour l'attendrir devant leurs faiblesses; nous *assistons* à eux, sans qu'il se préoccupe de servir de guide à nos émotions; au contraire, il pousse l'indifférence à leur égard, jusqu'à disparaître complètement et nous laisser l'illusion de croire que c'est notre observation propre qui vient de les créer.

Le mystère éternel de l'âme humaine, n'attendez pas de M. Paul Hervieu qu'il tente de le résoudre, prétentieusement, à l'exemple des clercs de psychologie moderne, des OEdipes pour sphinx de boutique à treize; non, l'orgueil de sa tâche est comblé de simplement fixer l'énoncé d'un problème, sans nous en révéler la solution ou les applications. Les sophismes en cours de mode littéraire ne lui faussèrent point l'esprit: hautainement, il s'interdit la parade des philosophies faciles. Et quelle philosophie pourtant, amère et dure, cruellement poignante, dégagent ses livres!

La plupart de ses personnages, une sorte d'irres-

ponsabilité fatale les domine; quand ils ne côtoient pas la folie, quand ils ne sont pas les exceptionnels, les affolés dont il s'est plu quelquefois à scruter l'obscur et dangereux mécanisme, ils paraissent, de par leur insuffisance de volonté, émiettée quotidiennement aux mesquines besognes, aux sottises ambitions, aux inutiles efforts que nécessite leur milieu, ils paraissent voués d'avance à une manière d'impersonnalité passionnelle; à force de s'être asservis aux lois sociales, aux codes du *cant* et du snobisme, les voilà devenus incapables d'une résistance, d'un élan, d'un courage, d'un dévouement. Les riens seuls, les futilités de l'existence, les peuvent agiter ou exalter; l'amour, ils le pratiquent par habitude et par convenance, surtout par désœuvrement, avec retenue et discrétion, en usage de bonne compagnie. Et ils vivent pourtant, d'une vie intense et émouvante, dans leur humanité mélancolique, car, malgré tout, ils sont des hommes et des femmes que visite le chagrin, que guette la douleur. Voici pourquoi les livres de M. Paul Hervieu, au lieu de simples jeux délicats et élégants, comme la plupart des romans qui se parent du titre de « romans mondains », s'imposent en admirables œuvres d'art, de la plus haute perfection.

* * *

Au cours de son œuvre déjà considérable, M. Paul Hervieu a suivi deux routes différentes mais parallèles. Tenté par la séduction dangereuse de l'Inconnaissable, il explora dans *les Yeux verts et les Yeux bleus*, *l'Inconnu*, *l'Exorcisée*, les régions de mystérieuse inconscience qui côtoient la folie; il s'appliqua à scruter les abîmes vertigineux des monomanies cérébrales et nous suscita de curieux frissons grâce à ce

fantaisique qui me semble lui être bien particulier et où il excelle.

Mais sa sensibilité de vision, son acuité d'observation trouva à autrement s'exercer dans l'étude des mœurs du « monde ». *Deux plaisanteries, Flirt*, composent un autre cycle, avec *Peints par eux-mêmes*.

Une dizaine de caractères, tracés avec une prodigieuse sûreté de main vont et viennent, luttent et souffrent, aiment et se débattent dans *Peints par eux-mêmes* : M^m^e de Trémour et M. De Hinglé dont l'aventure terrible atteint à une puissance de tragique qui poigne, tant elle dit l'inanité de tout au monde, sauf l'Idéal, tant ces deux pauvres êtres, pour s'être rués éperdus au creux des jouissances, semblent touchés d'une malédiction ; M^m^e Vanault de Floche, Anna de Courlandon, Guy et Cyprien Marfaux, le prince Silvère de Caréan, la marquise de Nécringel, le baron Munstein, M. Anrion et Miss Gimblett, le prince de Caréan-Priolo, tous, à travers ces pages où ils livrent à nu leurs âmes, dans l'abandon familial des correspondances entre mari et femme, amant et maîtresse, père et fils, tous, M. Paul Hervieu s'est appliqué à les noter divers et vrais et il y a réussi. Mais à côté de la réalité, il y a cette charmante fantaisie de cœur et d'esprit que nous lui connaissons et qui lui fait trouver les plus jolies nuances de détails, à tout instant. des bonheurs d'expression, avec quoi il lève le voile sur des coins d'âme, à propos de tout et de rien, d'un geste ou d'un sourire. Et quelle souplesse, quelle ingéniosité d'écriture !

Que dire encore de ce livre et du talent de M. Paul Hervieu, sinon que c'est là une œuvre de maître, digne de prendre place à côté des *Liaisons dangereuses*.

GABRIEL MOUREY.

DIEU⁽¹⁾

LE TOURNESOL

La chaux fraîche parait les murs des cellules, jusque la petite ogive de la fenêtre sertissant un pays de cimes blanches, bleues.

En chacune de ces retraites, il y avait la croix peinte et entourée du serpent mystique dont la mâchoire mord les crotales; au pied, des tiges ne cessaient de fleurir dans la cavité d'un crâne. Le frère Saint-Ignace y cultivait des soleils magnifiques aussi glorieux que l'astre réel.

La couleur des pétales était puissante au point de jaunir le mur. Quand le soleil abaissait sur ce cœur d'or le feu d'un rayon, il n'y mettait que de la pâleur.

Saint-Ignace alors se réjouissait, car, pour lui, le

1. Voir les *Entretiens* de janvier, février, mars et avril.

tournesol restait l'emblème de son âme curieuse tentant d'égaliser l'idéal de Dieu. Or, il le charmait que la lumière elle-même ne détruisît pas la splendeur de la corolle imitatrice.

Etendu parmi les fougères et les mousses de sa couchette, il attendait, de lentes heures, cette épreuve du baiser solaire.

Et, si la fleur ne résistait pas à la présence de l'astre, si elle perdait ses tons natifs et personnels dans l'irradiation du jour, le frère aussi blémissait.

Car il y voulait reconnaître un avertissement de Dieu. Son être appauvri par la nonchalance de l'esprit se laissait éblouir devant l'idée de la Face Absolue.

En effet, il connaissait deux sortes d'extase. Ou bien, par des tentations de pensées inductives, il attirait Dieu dans son embrassement conceptuel, le possédait, le dominait, l'étreignait peu à peu, et entièrement. L'idée universelle n'était alors qu'une efflorescence de son imagination, un germe intime ayant atteint une expansion naturelle, un réel produit du moi.

Ou bien, comme il attendait la présence de la lumière, elle éclatait soudain sur lui, triomphale, chassant les ombres de son cerveau, maîtresse et couronnée. Ce n'était plus une forme de l'être, une couleur de l'âme active produisant sa plus belle allure. Dieu faisait irruption dans l'esprit vaincu, il éteignait la force vaine.

Cet autre mode de savoir était une humiliation, même une cause de péché. Elle l'irritait la déconvenue de se sentir passif au moment où il essayait le premier pas de sa marche vers la lumière. Le quêteur eût dit que Dieu, prenant en pitié son pauvre effort, se manifestait violemment, comme impatientée par tant de lenteur, de gaucherie.

Il y avait des coïncidences naturelles entre ces

états d'âme et la splendeur du soleil sur la plante épanouie dans la cavité du crâne, au pied de la croix.

Le quêteur s'étonna souvent de voir la fleur ternie par le rayon plus brillant à l'heure précise où il se croyait maître d'une pensée magnifique. Ayant terrassé le soldat de Caïn, et portant quelque orgueil du dur combat, il succombait tout à coup devant la gloire de la Face apparue, plus miraculeuse que ne le souhaitait son vœu.

De là venait l'occasion de son trouble. La souffrance d'ignorer le griffait au cœur; et il allait, par les couloirs du cloître, à la recherche du frère Saint-Jean, dont les paroles valaient toujours du bonheur.

S'il ne le rencontrait pas dans les salles de l'oratoire, ni parmi les parchemins déroulés sous les verrières de la bibliothèque, il était sûr de découvrir le fossoyeur dans la glaise du cimetière, arrosant les plantes en croissance sur la terre des tombeaux.

Les morts dormaient là entre les racines de chênes aux feuilles dures. Ces arbres formaient une somptueuse galerie dont ils étaient les pilastres bruns et la voûte de lumière verte. Et les défunts enterrés dans des cercueils à claire-voie donnaient la vigueur fermentante de leurs chairs aux radicelles qui les pénétraient.

Ainsi, chacun des chênes prenait la vie dans les poitrines des morts. Ainsi les morts remontaient vivre avec la sève dans la parure du bois.

Le frère Jean se plaisait dans cette avenue, soit que ses bras fussent les décorateurs du lieu, soit que ses lèvres missent de l'amour à la bouche triste des ensevelis étendus au fond de la bière ouverte.

A le découvrir, le visage émaillé de joie, le quêteur s'émerveillait. Leurs mains ne tardaient pas à s'étreindre et ils marchaient à deux légèrement, sans paroles,

les yeux vers les perspectives du taillis où les lueurs vertes s'allongeaient par bandes fines, horizontalement.

Malgré qu'ils eussent l'âme pleine de propos, ils ne se décidaient point à les produire. Pendant qu'une question se préparait en eux, la réponse s'y accolait aussitôt, et ils ne jugeaient plus nécessaire d'émettre les sons.

Leurs esprits, en effet, avaient franchi tant d'étapes pareilles, dans l'expérience du monde et dans la méditation du cloître, qu'ils percevaient l'un et l'autre les choses sous les mêmes emblématures. Ils pensaient abstraitement de toutes les apparences. La pâquerette et le cadavre leur étaient à peine différents dans la vision d'absolu. S'il leur eût fallu dire sur ces deux objets, ils eussent prononcé le mot quatre ou le mot treize parce que ces nombres indiquent la palingénésie totale, la résurrection perpétuelle du ferment, l'énergie cosmique répandue par les vibrations de l'éther.

Mais, étant deux, et en sympathies imaginatives, ils avaient plus entière la sensation de l'harmonie. Et ils ne proféraient même pas le nombre parce que, de tout, ils pensaient dix, c'est-à-dire le centre et la circonférence, un et zéro, l'origine l'expansion engendrée, le cycle et le point, le monde et la cause, le seul Tout, Dieu.

Dès qu'ils se trouvaient ensemble, leurs deux âmes enfantaient cet équilibre. Et ils allaient en joie par le décor de la nature, l'âme une en deux corps extasiés.

Il leur sembla fréquemment que les parties les plus subtiles de la volonté émanaient de leurs formes humaines et, libres de cette gaine, se confondaient hors d'eux. A la chapelle, certains jours d'orgues grelottantes, cette sensation se renforçait encore.

Les sept moines, en leurs bures anonymes couchés contre le froid des dalles, avec l'immobilité cruciale, devenaient sept choses inertes et de pure matière, sept soldats de Caïn étendus sans vie sur le champ de bataille. En même temps ils eussent discerné difficilement leur conscience particulière, sûrs de la sentir aussi bien dans les six autres consciences priantes et flottant au gré de l'onde musicale envolée des orgues vers l'illusion de Dieu.

A vrai dire, des phénomènes charnels précédaient cet état rare. Leurs corps s'épanchaient à terre tels que du vin versé; et leurs essences astrales, séduites par l'appel des orgues, s'élevaient en planant. Mais alors rien ne les limitait plus, étant pareilles. Il ne se rencontrait point entre elles, d'oppositions actives et passives, contraires. Unies dans un même désir de communier à la Force-mère, elles se pénétraient et se saturaient les unes les autres par l'alchimie de l'effort.

Et tant que sonnaient les orgues, elles étaient une seule force à sept corps, celle même dont l'Apôtre Jean a dit :

Et j'ai vu une bête qui montait de la mer.
Elle avait sept têtes et dix cornes
Et sur ses cornes dix couronnes
Et sur ses têtes des noms de blasphème...

Ainsi l'âme montait des sept corps des sept soldats de Caïn portés à terre, et dont les vices couronnés avaient rendu la royauté de vertu à la seule Force...

Et une fois qu'ils se trouvèrent de la sorte ravis en l'unité, ils écoutèrent venir avec le son des cloches passant le lac, la force des carmélites émise aussi de leurs corps vierges...

Ce fut un tel frémissement que les sept corps se relevèrent émus par le sens de la femme. L'espoir du péché redivisa l'âme unique dans ses gaines charnelles.

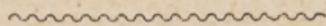
A partir de ce temps, les moines s'évertuèrent à gagner pour toujours cette unité de l'âme...

Ils comprenaient que sans elle ils ne sauraient se mêler à Dieu. Là se marquerait la première victoire sur le mystère; la première halte dans ce voyage vers le Centre.

Mais ils réussisaient difficilement à multiplier les jours d'harmonie; et quand le frère Ignace voyait l'astre plus fort que l'éclat du tournesol fleuri dans le crâne de sa cellule, c'était que son esprit esseulé par l'abandon de quelques-uns des sept, ne tenait qu'une vigueur insuffisante pour attirer à soi, un rayon de Dieu, une émanation de l'Un.

Voilà pourquoi il descendait alors auprès des autres frères afin que leurs âmes apprissent à se lier. Voilà pourquoi, étendu dans les fougères de sa couche, il regardait immobile, pendant de lentes heures, s'épanouir le tournesol sous la courbe du serpent dont la mâchoire mord les crotales.

PAUL ADAM.



DEUX LETTRES INÉDITES

DE TOURGUENEFF

Le dixième anniversaire de la mort de Tourguéneff donne un certain intérêt d'actualité à tout ce qui touche de près ou de loin à cette grande figure littéraire européenne. Aussi voyons-nous en Russie, en France, en Allemagne (1) paraître des livres, mémoires et études sur Tourguéneff. C'est aussi cet intérêt que le public des lettres attache au nom de Tourguéneff qui nous autorise de donner ici la traduction de deux lettres inédites lesquelles viennent d'être communiquées à l'*Odeskiwestnik* par M. D. Kolbassine, ami intime du célèbre écrivain russe.

1. Les Mémoires de M. Pitsch, en Allemagne; le travail de M. Andréïevsky sur Tourgueneff dans le *Novoïè Vremia*; l'apparition des *Récits d'un Chasseur* en France, etc.

Ces lettres ne peuvent pas être comprises par ceux qui ignorent le rôle que Tourguéneff a joué dans le mouvement grandiose pour l'affranchissement des serfs en Russie ; qui ne savent pas le dévouement et la passion qu'il mit au service de cette cause sacrosainte des *meilleurs russes* de la première moitié de ce siècle. Tourguéneff, en effet, dès sa première jeunesse, fit le *serment d'Hannibal*, de ne pas déposer les armes avant que la suprême injustice et l'horreur du servage ne fussent abolis.

Et ce n'est pas seulement en public, pour ainsi dire sur le champ de bataille littéraire, qu'il agissait fidèle au serment solennel ; ce n'est pas seulement avec ses *Récits d'un chasseur* — qui firent époque dans le mouvement de l'opinion en Russie, — qu'il luttait contre le régime du servage, mais aussi et surtout dans la vie privée, dans ses relations particulières, dans ses conversations, dans ses lettres, etc.

Il ne faut pas oublier tout cet ensemble de faits de la vie de Tourguéneff pour comprendre les préoccupations *de ménage*, les petits soins, les menus traits de propriétaires qui se font jour dans les deux lettres qui suivent. Nous les traduisons sans omissions, sachant que même les choses de moindre importance ne sont pas sans intérêt si elles sont écrites par Tourguéneff.

*
* * *

Voici sous quelle forme M. Kolbassine communique les deux lettres en question :

« Il est difficile de décrire l'impression que produisit sur tout le monde en général et sur les cercles littéraires en particulier la nouvelle de la chute du ser-

vage ! Les méchants devinrent bons, les bons pleurèrent d'émotion, les paresseux s'émurent.

« On peut bien comprendre l'état, dans lequel se trouva Ivan Serguéiévitch Tourguéneff qui avait avec une telle simplicité peint les tableaux présentant l'homme-serf dans les différentes situations de sa vie sous l'autorité du maître et de l'inexorable sort qui pesait sur lui.

« Tourguéneff recevait tous ses intimes et amis presque sans mot dire, comme écrasé par la grandeur de l'événement : silencieux, il les embrassait et donnait à chacun d'eux un baiser à la tête... »

Toujours préoccupé du bien des paysans, dit M. Kolbassine, Tourguéneff lui écrivait ce qui suit :

Vienne, avril 1858.

« Mes chers amis,

« Je viens d'arriver ici, et je trouve vos lettres : je remercie et je répons. N'était ma maladie et la sottise promise d'être garçon d'honneur au mariage de Orloff, j'aurais immédiatement couru en Russie, où, à ce que je vois, ma présence est nécessaire, bien qu'il me soit difficile de croire à tous les bruits qui me sont rapportés sur le compte de mon oncle (Nicolas Tourguéneff, régisseur des biens de Tourguéneff), mais le seul fait de la publicité donnée au billet — je l'avoue — m'inquiète.

« En tout cas, sachez que je serai sans faute — si je ne meurs pas, — fin mai à Pétersbourg, — cela, au

plus tard, et je vous prie tout particulièrement, Dmitry Iakovléwitch, de m'attendre. Il est très probable que je m'adresserai pour la seconde fois à vous en vous priant de me venir en aide (toujours pour l'affaire qui intéressait Tourguéneff le plus); dans tous les cas l'air de Spasskoïé (propriété de Tourguéneff) vous guérira. J'ai écrit par deux fois à l'oncle à propos de Stepan (cuisinier de Tourguéneff) et je n'ai pas demandé 200 roubles; je lui écrirai encore, mais que Stepan, si l'affaire ne s'arrange pas avant mon arrivée, prenne patience: à présent toutes les affaires auront leur solution — et la sienne avec toutes les autres (c'est-à-dire tout ce qui concerne le servage). J'ai l'intention de rester à Vienne près de trois semaines; je ne veux pas seulement consulter un bon médecin mais aussi suivre un bon traitement parce que mon ver me ronge comme auparavant, mais mon âme, toutes mes pensées sont en Russie; j'ai en horreur cet état indécis, transitoire. J'ai reçu de Nekrassoff (1) une lettre et de l'argent. La coalition (réactionnaire) est défaite — tant mieux! Au moins, a-t-elle égayé le public. Dites à Tolstoï que je lui dois une lettre et que je lui écrirai un de ces jours. J'espère que son départ pour l'étranger est un pouff ainsi que le bruit de son mariage; j'ai toujours l'intention de passer quelque temps avec lui à la campagne. Nous nous y entraînerons ainsi que l'auteur de *Zaitceff* (le frère de M. D. Kolbassine). Ecrivez-moi ici *poste restante*; envoyez-moi la parodie de *Apoukhtine* (poète). Dites à Zakhar (le valet de chambre de Tourguéneff qui ne croyait ja-

1. Célèbre poète russe, directeur des fameuses revues *Le Contemporain* et *Les Annales de la Patrie* — cette dernière interdite il y a neuf ans tandis que le *Contemporain* a eu cet honneur il y a bientôt trente ans.

mais au retour de son maître) qu'il ne doute pas de mon arrivée. Saluez tous et attendez-moi.

« Votre Iv. TOURGUÉNEFF.

« P. S. — J'ai reçu de Annenkoff (publiciste très estimé en Russie) une lettre datée de Berlin.

*
*
*

Paris, le 8 (20) avril 1858.

« Cher ami Dmitry Iovliéwitch ! »

« Je vous ai écrit de Vienne avant que je n'eusse consulté le docteur Sigmund ; cependant cette consultation change quelque peu mes intentions. Ce maudit *chuster* m'ayant tâté par devant et par derrière a décidé qu'il m'est nécessaire au cours de cette même année de faire une cure d'eaux à Carlsbad et à Kreuznach avant d'aller en Russie. Cela remet mon retour à deux mois, c'est-à-dire qu'au lieu de mai je reviendrai en juillet. Mais — que Zakhar ne triomphe pas ! — je reviendrai tout de même et, — comme preuve — j'ai écrit à l'oncle qu'il ne m'envoie plus d'argent, puisque avec celui que j'ai reçu du *Contemporain*, j'aurai assez pour trois mois. Et maintenant, je vous prie de m'écouter attentivement : les nouvelles de Spasskoié me troublent et je vois que la présence d'un homme sérieux y est nécessaire. Je vous propose ce

qui suit : Au reçu de cette lettre, allez à Spasskoié (ce qui sera excellent pour votre santé) et ce que vous y aurez à faire vous le pouvez voir par le fragment suivant de ma lettre à l'oncle : « Puisque la solution de la « *question des paysans* (le servage) te paraît très difficile « et presque impossible et que je tiens cependant à ce « que tous les travaux préparatoires de cette affaire « soient faits, j'ai proposé à Dmitry Kolbassine (et j'es- « père qu'il acceptera ma proposition) de venir à « Spasskoié et — en attendant mon arrivée — de pré- « parer en double avec toi, tous les inventaires néces- « saires, les registres et les plans, — en un mot il me « remplacera dans cette affaire ; et lorsque je vien- « drai, nous entreprendrons ensemble la solution de « ce problème compliqué, qu'il faut pourtant résou- « dre. Je te prie donc de l'accueillir comme il convient « et de lui montrer tout ce qu'il demandera. »

« Comprenez-vous maintenant ce que je vous demande ? Cette mission a certains côtés peu agréables ; mais d'abord je compte sur votre amitié et puis, connaissant votre caractère réfléchi et réservé, je suis sûr que vous mènerez l'affaire de la meilleure manière et que vous saurez prendre d'emblée la position qui convient le mieux. Vous me serez aussi très utile à Spasskoié dans le cas de mesures par trop extraordinaires de la part de mon oncle (tout cela vise l'affranchissement des serfs). Je vous prie fort de ne pas me refuser, je vous récompenserai comme vous le voudrez et quand je serai à Pétersbourg j'amènerai avec moi le parent (frère de M. Kolbassine). Ecrivez-moi de suite à Londres poste restante, si vous acceptez ma proposition. Quant à mes instructions — dans l'affaire de l'organisation des paysans — les voilà en deux mots : JE SUIS PRÊT A TOUS LES SACRIFICES.

« Je vous envoie une lettre pour M^{me} Biélinisky (femme

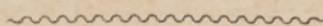
du célèbre critique russe) que je vous prie de lui remettre de suite — Pour l'adresse, adressez-vous à Nekrassoff. Je vous embrasse ainsi que le parent (le frère de M. Kolbassine). Dans deux jours je vais à Londres, où je trouverai Annenkoff, Botkine, etc., etc.

« Votre Iv. TOURGUÉNEFF. »

* * *

La dernière phrase de la lettre est aussi très caractéristique elle prouve encore une fois de quel côté furent les sympathies de Tourguéneff. A l'époque où la presse russe — au risque d'encourir les foudres de la censure et de la fameuse III^e section — ne pouvait même se servir des mots *Questions des paysans* ou *Servage*, qu'elle remplaçait par les mots : « la vie des villageois », par exemple, à cette époque-là, Tourguéneff non seulement préparait l'affranchissement des serfs mais ne cachait pas ses relations avec ses amis de Londres, Herzen, Ogareff, etc., comme il ne cachait pas dans la suite ses relations avec Lavroff, Lopatine et autres, étant toujours du côté des petits, des humbles, des pauvres et des opprimés, contre les grands, les forts et les oppresseurs.

O. DE SITT.



HISTOIRE

DE SEM ET JAPHET

I. — LA FORCE DE L'HABITUDE

On veille le corps. Des cierges sont en faction sur la table de nuit; du buis béni se sait nécessaire dans une tasse.

Pourquoi veille-t-on? Va-t-il s'enfuir tout à coup, ou demander à boire? Pas de danger, c'est de la trop *belle ouvrage!* La tête est parfaitement Musée-Grévin, le nez pincé comme si la vie ne sentait désormais plus bon, et les joues sérieuses, parce que c'est fini de rire. Excepté le facies ci-présent, rien autre ne sort du drap. Les pieds sont raides, là-bas, en antithèse; les mains gisent au long des hanches, on les devinerait pour s'occuper.

Donc trois « personnes » veillent le corps, c'est-à-dire dorment. Il pourrait y en avoir dix encore, à ce

compte. Les deux proches parents ronflent; car, vous le savez, le chagrin fatigue. Le troisième, un voisin complaisant que ça ne regarde pas, et qui a eu, lui aussi, ses morts, dans le temps.

Ah! Si Bonaparte passait par là!

Puis, tiens! dans l'alcôve, une sonnette sonne. Apparemment le défunt était portier, tout arrive. Deux coups; un silence.

La sonnette tinte encore; l'homme qui, de la rue, l'y excite ne sait pas sans doute qu'il y a un cadavre au-dessous. Silence encore. Mais l'air de la chambre devient comme conscient; il y flotte, on dirait, une volonté. C'est l'âme qui n'est point encore résolue dans le fluide, qui ne quitte pas son corps avant de le savoir casé, la pauvre âme jadis habituée à reprendre le sentiment du non-moi à chaque rappel de cette sonnette; en temps normal le bras droit devait s'élever, la main saisir obliquement le cordon placé au chevet, une secousse brusque et là-bas, la porte s'ouvrait. Si nulle main, pour compléter le geste du deviné sonneur, ne saisit le cordon, l'harmonie-des-choses-habituelles sera rompue.

La sonnette est folle, elle bondit ainsi qu'une chatte malade.

Les veilleurs dorment toujours, rêvent d'après les données sensorielles fournies par la réalité; l'un s'imagine être à la messe, au moment de l'élévation, et ne comprend point pourquoi l'enfant de chœur carillonne si obstinément; l'autre est à la Chambre un jour d'interpellation, où M. Casimir Périer secoue sa cloche et menace la Droite; le troisième voit distinctement des ânesses laitières, trottant dans la rue; et le trot du troupeau agite sans cesse les campagnes.

L'âme souffre beaucoup. Que doit-elle faire? il faut que cette sonnette cesse d'agir, puisque ces gens refu-

sent de s'éveiller. Le battant râle de rage, de même qu'un que la colère étouffe; il frappe des coups inarticulés. Certainement, il y a là-bas un homme en train de jurer.

Bien. Rappelée par la force de l'habitude, l'âme rentre dans son corps; elle *veut* si fort qu'elle l'anime de nouveau. Le bras droit s'étend, d'un geste familier la main agrippe le cordon, l'omoplate tire, et voici que là-bas la porte s'ouvre, féerie! — Mais le bras ne retombe pas encore, il attend en l'air, pigeon-vole.

Claquement de représailles, pas furieux sous la voûte, se rapprochent; dans le silence absolu de la cour une voix monte, solennelle : « MEYER!! » Bruit de souliers dans l'escalier... peu à peu... diminue... se perd...

Dès lors l'âme rassurée n'insiste plus. La main se détend, le bras retombe. Tout est selon l'ordre des choses habituelles.

... Aussi, le lendemain, les veilleurs ayant vu le bras hors du drap, coururent chercher des sages afin qu'ils leur expliquassent rationnellement le pourquoi de cette curieuse aventure. On leur affirma qu'ils avaient eux-mêmes sorti ce bras, et ils le crurent — par haine du surnaturel.

II. — UN KRACH

Notre marché financier, déjà trop éprouvé, reçoit le dernier coup : la Maison Mowey, L. Aron et Cie vient de suspendre ses paiements, si haut qu'on a perdu l'espoir de les voir redescendre.

Une maison pourtant solide, valeurs de tout repos vous m'entendez. Les gens les plus dignes, les plus

respectés, les plus sûrs, composaient le Conseil d'administration : un jeu complet d'honorabilités officielles ponctuées de croix. — Enfin la petite épargne est ruinée, lésée aussi une classe de citoyens d'autant plus intéressants que les lois ne les protègent pas, *eux*.

On sait, en effet, que la maison Mowey L. Aron détenait la spécialité de Banque pour Voleurs. On grattait sur des titres centralisés à la Succursale de Londres, les numéros révélateurs, on faisait permuter les 4 avec les 1, les 6 avec les 8, ceux-ci avec les 3 ou les 9. (Grâce à ces manœuvres, d'importants progrès furent accidentellement réalisés en chimie; je pourrais citer tels sels ammoniacaux qui doivent le jour à la résistance biblique d'un papier Joseph; mais ceci n'est qu'accessoire, d'ailleurs.)

Les métaux ouvrés, les argenteries ciselées, l'or des numismates, le platine des horlogers, l'argent des orfèvres, étaient, dès le lendemain du vol, convertis en lingots et revendus. Les objets d'art, sans valeur intrinsèque, étaient commis à des recéleurs. Les titres nominatifs étaient négociés avec les propriétaires; on rendait à César ce qui était à César, moyennant qu'il abandonnât la moitié de la somme. Organisation exemplaire.

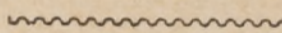
Sir Mowey était membre de la Haute Chambre et désigné pour être Lord-Maire.

... Donc les voleurs confiaient leur petite fortune à cette banque, même d'aucuns jouaient pour se donner la singulière impression d'être propriétaires de biens, en ce monde où toutes choses leur appartiennent en général, sans qu'aucune leur soit attribuée en propre. Pour la plupart, ils songeaient qu'ils avaient chez Mowey une réserve d'honnêteté sénile; et les amertumes du labeur quotidien s'effaçaient.

Ceux qui avaient des filles bien aimées, projetaient de leur acheter un titre et une race. Ceux qui avaient des fils leur voulaient des métiers de luxe, de libérales carrières. Ces rêves bourgeois, conceptions d'idéal cambriolées chez l'ennemi, berçaient aussi les exilés des Iles Lointaines, en chromos de « Retour du Forçat ». Et c'était Mowey L. Aron qui détenaient tout cela.

Or, Mowey L. Aron se mirent à jouer, se lancèrent en des entreprises utiles, pour la réussite desquelles il fallut acheter des choses chères, des ministres, une moitié du parlement, un quart de magistrature dans toutes les positions, assise ou debout. De là, des bilans fictifs; ils risquèrent des coups de bourse où des escrocs les égarèrent. Les dépôts furent absorbés, absorbées la morale et l'honnêteté futures de toute une génération!

Par le temps qui court, où placer ses fonds, puisque ceux-là même nous volent dont l'obligation n'était point reconnue par la loi!



Critique des Mœurs

Il y a dans la gloire de Paris maintes sinistres canailles qui par les plus déshonnêtes des moyens, réussirent à y faire luire leurs noms. On pourrait citer cinquante individus au talent minime et à la loyauté vague dont le public, excité en ses vils instincts, acclame les bezognes et alourdit les poches, tonneaux sans fonds pour les danaïdes du trottoir et des tréteaux.

Or, si, parmi les hommes jeunes, certains se targuent d'indépendance et de conscience, s'ils agitent parfois leur fureur dans les colonnes imprimées, jamais ils ne jettent leur injure à la face de ces gens immondes et célèbres. La peur hygiénique de voir émaner vers eux toute la vase du boulevard les tient en sagesse. Leur colère s'émeut seulement contre les hommes dont la dignité de l'existence et la certitude de savoir parent notre temps.

Les querelles des magiciens furent un exemple navrant de cet état des âmes pensantes. M. Jules Bois, en blâmant avec une violence injustifiable M. Stanislas de Guaita a suscité dans les cœurs nobles beaucoup de tristesse. Evidemment il l'a fait sans connaître la portée exacte de son action. Il ne prévit pas combien il réjouirait par ses attaques le clan des malandrins, celui des hommes pour qui toute science est maléfique parce qu'ils ne voulurent en tenter aucune, avides seulement de gagner à la force de la plume les dîners des mécènes et les lits des cabotines.

M. Jules Bois répondrait avec une apparente raison que ceux-ci ne méritent point même qu'on les signale. Leur misère morale

demeure indifférente à un esprit élevé. Les filles qui étalent leurs chairs dans les casinos pour en vendre et ceux qui pratiquent hors de tout art le métier excitateur sentimental ou érotique afin de leur mener des clients, valent aussi peu. Il ne sied donc pas de médire des unes ou des autres. Ils sont les nécessités du cloaque social. Par pudeur il importe de se taire.

Cela convenu, et si l'on accorde à M. Jules Bois la licence de molester uniquement ceux qu'il croit ses pairs, saurait-il échapper au reproche de légèreté que lui adresseront les intellectuels pour avoir vainement essayé de faire déchoir du respect acquis M. Stanislas de Guaita.

On se rappelle encore les premières formules de cet assaut public. Un érotomane qui exploita plusieurs familles de Lyon et souilla de son priapisme les jeunes filles mises sous l'influence de sa force hypnotisante, un nommé Boulant, mourut naguère à la fin de l'âge mûr, tué par la débauche. Il avait dicté le livre de M. Huysmans, *Là-Bas*. C'était un irresponsable fou, esclave d'une chair puissante et qui, adorateur de sa virilité, avait institué une religion pour en justifier les joies excessives. Avec des lettres d'un érotisme grotesque, mystique il délabrait la morale des femmes séduites par le mystère évoqué en ses paroles confuses. Son pouvoir de magnétiseur était indéniable. Grâce à cela, il satisfaisait sur des corps esclaves, sur des âmes inertes, l'appétit de ses sens et la furie de ses imaginations. Le meilleur jugement porté contre lui, le meilleur parce qu'inconscient, nous le devons à M. Huysmans qui étudia artistement le personnage. Dans le même livre, où l'écrivain catholique enregistre ces doctrines singulières, il restitue la figure de Gilles de Raiz, prototype exact des énergumènes pareils à l'abbé Boulant.

Il est d'ailleurs fâcheux de le constater : M. Huysmans, n'a connu de la bonne chère que les soupes détestables de gargotes, de l'amour que les relents des filles publiques et de la magie que les pratiques les plus humbles de la sorcellerie priapique.

Quand ce malade trépassa, M. Jules Bois crut devoir publier une exclamation de l'agonisant qui accusait M. de Guaita de l'avoir envoûté.

La puérilité de cette sortie donna de la joie au boulevard, mais elle blessa plus qu'il n'eût fallu la susceptibilité de M. de Guaita. Des témoins furent constitués, des procès-verbaux signés, des coups de feu échangés, des épées mises au vent.

Le vrai de l'affaire est ceci : en un temps, la Rose + Croix crut devoir prévenir les occultistes de Lyon contre la monomanie de Boulant. Elle instruisit le procès avec beaucoup de scrupules, en réunissant des pièces, des témoignages propres à faire éviter et

plaindre ce malheureux. Une famille avait souffert de lui. Et comme les personnes enclines à étudier les choses de la Kabbale suivent facilement d'abord les prestidigitateurs pareils à Boulant ou à Péladan, c'était une œuvre morale de les avertir.

Le Suprême Conseil de la Rose + Croix signifia donc la condamnation à Boulant lui-même. Cette condamnation était toute théorique. Les loges de l'Ordre la promulguèrent. De ce jour, Boulant eut de la difficulté à se faire accueillir dans les milieux dont il espérait du soulagement. Il en conçut de la haine pour la Rose + Croix et pour M. de Guaita en particulier. Les pensionnaires de Bicêtre souffrent mal les médecins et la douche. Son irritation l'aveugla tant qu'il confondait avec les membres du Suprême Conseil, le sâr Peladan banni pour ses extravagances intéressées et les enfantillages de sa conduite extérieure.

Le malheureux Boulant alla même jusqu'à envoyer à M. de Guaita des enveloppes contenant des poudres brunes afin de lui nuire. Ces plaisanteries n'eurent d'ailleurs aucun effet. Ensuite le temps des villégiatures venu, le fou prétendit que son persécuteur imaginaire s'étiolait loin du monde, envoûté par lui et destiné à la mort par sa puissance. M. de Guaita était simplement dans ses terres et libre de maladies.

Enfin, se sentant mourir, l'abbé démoniaque lança le trait suprême. Il voulut prêter à l'adversaire supposé les intentions ridicules qui l'occupaient lui-même. Il soutint qu'il mourait par maléfice.

On s'étonne que des esprits rares et nourris réellement de science comme l'est celui de M. Jules Bois se laissent étourdir par le symbolisme de leurs théories. L'auteur des *Noces de Sathan* devrait-il manquer de mesure et de sagesse au point de porter en public et autrement que pour faire rire une accusation d'envoûtement.

Nous sommes, dans Paris, une dizaine d'hommes assidus depuis dix ou quinze ans à retrouver les révélations des mystères anciens. Nous cherchons avec foi les modes de l'initiation perdue; nous interrogeons les livres et les pantacles, le Tarot; nous reconstituons péniblement la haute science, disparue avec les hommes qui la découvrirent aux temps des merveilleuses civilisations écloses dans les périodes antédiluviennes. Je crois que chacun de nous, pendant ces dix ou quinze années, a obtenu tout au plus trois ou quatre phénomènes magiques incontestables, c'est-à-dire décelant l'existence de forces étrangères à la science proprement dite et douées de personnalité. Mais il ne faudrait pas cependant que le public s'illusionnât sur ce genre d'apparitions. Qu'on me permette un exemple.

J'ai lu, en une chronique du xvi^e siècle qu'un brave lansquenet ayant frotté par jeu le fond de son verre contre la peau d'un baudrier vit soudain une étincelle bleuâtre jaillir de la friction vers la pointe de sa dague déposée là, nue. Il en eut beaucoup de frayeur et conta partout le miracle. Ses camarades, ayant aperçu l'étincelle confirmèrent son dire. Mais les soldats et les seigneurs se moquèrent d'eux et, depuis, le lansquenet eut beau frotter son baudrier avec tous les fonds de verres qu'il rencontra, l'étincelle mystérieuse ne se produisit jamais plus. On le traita d'imposteur et lui, sûr du miracle, finit par devenir fol.

Ce bon lansquenet avait évidemment provoqué l'éclosion d'une étincelle par le principe même appliqué, deux siècles plus tard, dans la construction de la machine électrique où une roue de verre tournant entre quatre coussinets de cuir engendre le fluide et le feu pour peu qu'on approche une pointe du plateau rotateur.

Nous sommes encore en magie, tels que ce bon lansquenet se trouvait en électrique. Nous utilisons un peu plus de théorie sans doute ; mais, pratiquement, nous n'avons guère le pas sur lui. Les phénomènes hyperphysiques se produisent presque toujours inopinément, contre nos conjectures et selon des circonstances juxtaposées par des lois indépendantes de notre examen.

Le bon lansquenet eut-il pu tuer un pauvre fou avec son étincelle de hasard ? Que M. Jules Bois réponde.

Voilà pourquoi son tort est grand d'avoir impliqué dans une hypothèse injuste un savant comme M. de Guaita. Il peut différer d'opinion sur les théories, mais quand il exprime les divergences de vues il devrait garder, en ce point, beaucoup de mesure et de sûreté. Les essais sur les *Sciences Maudites* de M. de Guaita sont le plus beau travail contemporain que nous possédions relativement aux choses occultes. Ces livres témoignent d'une grande probité scientifique et d'une érudition merveilleuse unie en un puissant génie de synthèse. M. Jules Bois a une meilleure œuvre à entreprendre que l'amusement des badauds et des courtisanes contents de rire si des hommes d'intelligence et le courage se querellent jusqu'à dégainer. Qu'il ajoute aux *Noces de Sathan* de bons opuscules. Nous nous en réjouirons parce que notre cerveau trouvera sûrement à s'y nourrir. Mais qu'il laisse la parade à M. Péladan.

Et puis, n'est-ce pas bien contradictoire ces violences promues à l'actualité par des hommes qui prêchent l'amour universel ? Nous nous efforçons de protester contre la guerre. Voilà que, pour des jeux de gazette, nous cherchons l'égorgement mutuel.

Quelle foi donnerons nous aux pécheurs, si nous nous enorgueillissons de pécher ?

PAUL ADAM.

LES LIVRES

L'Embarquement pour ailleurs, par Gabriel Mourey (Simonis Empis, éditeur).

On a discuté beaucoup, depuis quelques temps, sur la question de l'Art pour l'Art. Quelques débris des chapelles romantiques, ont célébré, en des phrases que nous connaissons depuis longtemps et qui se trouvent toutes dans la préface de *M^{lle} de Maupin*, l'Art inutile, l'Art n'ayant d'autre objet que lui-même, l'Art sans morale et sans enseignement. Quelques bons jeunes gens, qui emploient leurs loisirs à faire grincer des lyres, ont déclaré, sans rire, que l'Art qui prétend à donner plus qu'une joie aux yeux, un plaisir aux oreilles, et une satisfaction intellectuelle résultant de ces diverses impressions est un art inférieur. Inférieur Goëthe, par exemple, qui voulut, par *Faust*, nous enseigner; inférieur Shelley qui, avec *Prométhée*, se préoccupa d'autre chose que de nous chatouiller agréablement; inférieur tous ceux qui voulurent enfermer dans leurs œuvres, soit une règle de vie, soit un principe d'éthique ou de métaphysique; à ce compte, le seul artiste supérieur de ce temps serait M. Catulle Mendès qui n'a certainement jamais voulu exprimer, soit dans ses vers, soit dans ses proses, la moindre idée.

L'Art ne doit pas être social, affirment les derniers Jeune France, on peut leur demander ce qu'ils entendent par un Art qui n'est

pas social. A proprement parler cela ne veut rien dire du tout, et au fond, la querelle doit venir du mauvais choix des mots. Ceux qui pourfendent l'Art social, entendent simplement pourfendre l'*Art socialiste*, l'Art de propagande, et dès lors on peut admettre que c'est une querelle politique, et sans doute les tenants de l'Art pour l'art veulent affirmer leurs convictions anarchistes, ou Louis Philippienne.

*
* *
*

Malgré ces petites querelles, malgré ces protestations sans grand intérêt, les préoccupations sociales — je ne dis pas socialistes — pénètrent dans l'Art. Les idées de justice, de plus égales rémunérations, trouvent leur place dans les œuvres les plus subtiles et qui, de prime abord, paraissent le moins accessible.

Je n'en veux pour preuve que cet *Embarquement pour Ailleurs*, de Gabriel Mourey, qui motive tout ce que je viens de dire. Dans ce poème dramatique et lyrique, tendre, ironique et triste aussi, on sent voltiger l'âme de Laforgue, — non que M. Mourey ait pastiché Laforgue, mais il a subi son influence. Ainsi la fin du drame :

DAMON, *d'un timbre profond.*

Tiens je voudrais mourir. Dieu ! que je voudrais mourir !

HENRIETTE.

T'es bête. A quoi bon ? Et moi alors ? (*Brusquement.*) Si nous nous épousions ?

DAMON.

.....
(*Silence qui aurait dû être éternel.*)
.....

Toutefois, Damon, le héros de M. Mourey, n'a pas pour unique idéal, d'être béni par l'abbé Constantin, — ainsi que l'indique la fin du drame — Damon est un désespéré d'aujourd'hui, il veut fuir la mère nature, dont la placidité et la robustesse n'agrément pas à la subtilité de son intellect ; pour échapper aux douleurs que crée l'ambiance, il écoute les conseils de M. Barrès, et va cultiver son moi ; mais son esprit n'est pas assez vigoureux sans doute pour mener à bien cette culture. La femme le séduit, il lui sacrifie cet orgueil de se connaître qui l'a animé, il voudrait cependant comprendre celle qu'il a suivie. Il tente de confondre son âme avec celle de l'élue, mais ce sont deux mondes fermés. Il renonce et il essaye encore de vivre pour lui-même, avec les fantômes que son imagi-

nation sait créer. Tout est vain, les rêves qu'il engendre ne suffisent pas à le retenir, l'amante abandonnée l'appelle, la nature méprisée le requiert, et un matin il se réveille, il brise les chaînes qu'il s'était données lui-même, il s'écrie : « Voilà notre illusion suprême, l'orgueilleux désir que nous cherchâmes en vain : vouloir ne vivre en soi-même que de soi-même : car, vous le savez bien aussi, malgré tout « nous sommes pleins de choses qui nous jettent dehors... » Il y a au monde autre chose que nos souffrances et nos détresses de sensitifs à outrance... il y a des souffrances supérieures aux nôtres, plus dignes et plus belles, il y a des détresses sociales devant lesquelles nous ne devrions pas demeurer les yeux secs, chaudement revêtus de notre indifférence. »

Et, résigné, Damon accepte la vie, non la vie repliée et froide, mais la vie qui s'épand et participe à la vie des autres. Ainsi ce poème ténu, ombré de voiles doux et brodés de fleurs légères, écrit dans une prose chantante et harmonieuse, ce poème d'un art délicat et charmant, ce poème, si on l'analyse, n'est composé que pour exprimer une conception de la vie, et, partant, pour l'enseigner. Est-ce de l'Art social, est-ce de l'Art pour l'Art? que les rhéteurs répondent.



Salomé, par Oscar Wilde (Librairie de l'Art Indépendant).

M. Oscar Wilde est un littérateur anglais que le snobisme de quelques Français a révélé à ses compatriotes. Malgré ses excentricités laborieuses et ses plaisanteries surannées, empruntées aux plus goguenards jeune France de 1830, M. Wilde était à peu près inconnu du public britannique, et Whistler seul avait quelquefois parlé de lui, lorsqu'on le renvoya l'année dernière, à Londres, auréolé d'une gloire bien parisienne, obtenue grâce à quelques bienveillantes interviews. Nos reporters boulevardiers apprirent aux Londoniens que M. Wilde avait coutume de sortir vêtu d'une ample redingote et portant à la main un tournesol ; on sut aussi que ce littérateur fréquentait les cafés connus, sollicitant uniquement de la servilité des garçons un verre d'eau, dans lequel il faisait macérer un lis. Revenu dans sa patrie, M. Wilde attira irrémédiablement l'attention sur lui, par l'ingénieuse publicité qu'il donna à un de ses drames, dont le nom flamboya longtemps sur les édifices et à l'intérieur des véhicules.

Toutefois, la critique du *Times* et celle même de la *Westminster gazette*, ne suffirent plus à M. Wilde ; il tint à honneur de rendre aux poètes français les politesses qu'il avait reçues d'eux

et c'est à ce sentiment louable que nous devons *Salomé*, drame en un acte, primitivement destiné à Sarah Bernhardt, comme tout drame qui se respecte, et interdit par la pudeur de lord Chamberlain.

Pour mieux manifester ses sentiments à notre égard, M. Wilde est même allé un peu loin, car il a ingénument pillé Flaubert et Jules Laforgue et, comme un étranger qui se veut mettre à la dernière mode pour ne pas paraître ignorer les usages, il a pastiché la manière dramatique de Maurice Maëterlinck.

La *Salomé* de M. Wilde est, malgré cela, et en dépit de ces patronages recommandables, un mélodrame assez naïf. Hérode y est en somme bien traité; il n'apparaît pas dans cet acte comme une nature foncièrement mauvaise, c'est plutôt un homme perverti par les passions, et en le montrant sans défenses contre les fâcheuses manœuvres de Salomé, M. Wilde a sans doute voulu nous mettre en garde contre les serpents féminins et les égarements de la chair. La portée morale du caractère d'Hérode n'échappera à personne. La reine Hérodiade n'est dans ce drame qu'une virago très déplaisante et fort hypocrite, car son principal grief contre le Baptiste semble venir de l'intempérance de langue de ce saint personnage, qui ne cesse de lui reprocher ses débordements. Cependant M. Wilde l'a dotée d'un grain de jalousie : c'est sa façon à lui de la rendre originale que de nous la présenter irritée contre Hérode épris de Salomé. Nous devons à cette préoccupation de M. Wilde quelques disputes matrimoniales entre roi et reine, à la façon des vieux dramaturges anglais, qui ne manquent pas d'une certaine saveur.

Quant à Salomé, elle n'est plus l'inquiétante et mystérieuse vierge de la légende. M. Wilde a voulu nous l'expliquer et grand tort eut-il; il a fait d'elle une petite fille capricieuse, vicieuse et sadique, une cruelle enfant qui désespère de jeunes Syriens, une cousine de Jack l'éventreur faisant couper une tête, avec l'approbation de sa mère. Mais le sadisme de M. Wilde manque d'ampleur et de conviction; pour s'en convaincre, il suffit de relire le *Laus Veneris* de Swinburne; on me répondra, il est vrai, que Swinburne est un merveilleux poète, tandis que M. Wilde n'est qu'un honnête et gros garçon qui veut se composer une attitude de parade et qui s'efforce à l'art farouche. A cela je ne contredirai pas.

Parlerai-je de la fin de *Salomé*? Il y a là un : *tuez cette femme* que je crois avoir entendu, soit dans une pièce de M. Dumas fils, soit même dans un mélodrame de José Bouchardy. J'ai eu plaisir à le réentendre, malgré tout, puisqu'il évoque un Hérode que la cruauté indigne, un Hérode moraliste et inattendu.

Je ne veux rien dire de la façon dont ce drame est écrit. Je me trouve vis-à-vis de M. Wilde dans une situation très particulière, Il est peu comme un hôte qu'on aurait laissé seul dans une salle ornée de patrimoniaux et antiques bijoux, et qui se serait paré, non sans maladresse, des émaux et des pierreries. Evidemment on saurait gré à cet hôte de n'avoir pas dédaigné toutes ses richesses, mais on ne pourrait s'empêcher de sourire à le voir, sans discrétion, se surcharger de gemmes et d'or, tel un sauvage sans astuce auquel on aurait confié un trésor.

C'est ce sentiment que j'ai éprouvé en lisant M. Wilde, cependant la gratitude l'a emporté, car, une fois de plus, il m'a incité à relire, la *Tentation de Saint-Antoine* et les *Moralités Légendaires*.



La Possédée par Philippe Chaperon (A. Lemerre édit.)

Entre le grand nombre de romans que suscitèrent les études d'hypnotisme et de suggestion celui que vient de publier M. Philippe Chaperon : *La Possédée* est un des meilleurs et des plus tragiques. Il est écrit dans une langue simple et précise, de psychologue et d'investigateur; il n'est pas encombré de discussions pathologiques et physiologiques et on n'y trouve aucun exposé fastidieux des théories magnétiques. C'est un roman dramatique et aussi un roman d'analyse, et c'est peut-être par ce côté qu'il pêche. Ainsi le changement d'un honnête médecin en un abominable coquin demande à être motivé un peu plus que ne l'a fait M. Chaperon, et l'état mental de la comédienne mise en scène, qui semble sortir du *Capitaine Fracasse*, est indiqué trop rudimentairement pour que ses actions nous paraissent logiques et justifiées.

Malgré ces critiques générales, et quelques autres de détail que nous pourrions faire, le roman de M. Chaperon est un roman agréable.

BERNARD LAZARE.

Le Gérant : L. BERNARD.

INFORMATIONS ARTISTIQUES DE LA QUINZAINÉ

La représentation de *Pelléas et Mélisande*, de M. Maeterlinck, toujours ajournée par le Théâtre-d'Art, n'aura décidément pas lieu sous cette direction. Mais les amis de l'auteur n'abandonnent pas cette tentative ; par leurs soins, la pièce sera représentée au Vaudeville, grâce à la complaisance de M. Carré, qui a bien voulu leur offrir l'hospitalité dans les premiers jours de mai. Les demandes de places doivent être adressées à M. Camille Mauclair, boulevard Arago, 5, ou à M. Lugué-Poë, rue Montholon, 9.

Princesse Byzantine et le *Conte futur*, deux œuvres nouvelles de Paul Adam, paraîtront la semaine prochaine : le premier de ces ouvrages à la librairie Firmin-Didot et Cie, le second chez Bailly, rue de la Chaussée-d'Antin.

J.-H. Rosny commencera la publication de son prochain roman dans *la Revue hebdomadaire*, dès que le *Docteur Pascal* y sera terminé.

La causerie sur Wagner et *la Walkyrie* que George Vanor fit le 12 avril au Théâtre d'Application, devant un auditoire intelligent, a obtenu un vif succès. MM. Fournets et Portejoie ont chanté avec beaucoup de style quelques fragments de l'œuvre du maître.

La direction des Beaux-Arts vient d'acquérir, pour le placer au musée du Luxembourg, l'œuvre de peintre Von Uhde, de Munich, intitulé *la Cène*. Ce tableau a figuré au Salon de 1887 et à l'Exposition Universelle de 1889.

Le tableau de Daumier, *Les Voleurs et l'Ane*, acquis par l'Etat au prix de 12.100 francs, à la vente Geoffroy-Dechaume, sera placé au Musée du Luxembourg et non au Louvre, comme il eût été préférable.

La ville de Boston vient de confier à Puvis de Chavannes la décoration de sa bibliothèque, laissant au maître son entière initiative pour la conception et l'exécution de l'entreprise.

L'Union centrale des Arts décoratifs organise au Palais de l'Industrie une exposition des œuvres de feu Claudius Popelin, l'artiste émailleur bien connu.

L'Etat a déjà écorné la somme de 500.000 francs qu'il destiné à des achats dans la collection Spitzer, par l'acquisition, au prix de 41.000 francs d'un buste de jeune homme, bronze vénitien du xv^e siècle.

ALLÔ !

Les Entretiens Politiques et Littéraires

SONT EN VENTE

PARIS

Chez les principaux Libraires

FRANCE

Aix.	Dragon.	Lyon.	Bernoux et Cummin.
Ajaccio.	De Peretti.	—	Veuve Cantal.
Amiens.	Courtin-Hecquet.	—	Dizain et Richard.
Angers.	Lacheze et Cie.	Marseille.	Aubertin.
Besançon	Jaquard.	—	Carbonnelle.
Bordeaux	Bourlange.	Montauban	Bian.
—	Dauche.	Montpellier.	Coulet.
—	Dathu.	Nancy.	Grosjean-Maupin.
Boulogne-s.-Mer	Chiraux.	Nantes	Vier.
Bourg.	Montbarbon.	Nice	Visconti.
Bourges	Renaud.	Nîmes.	Catelan.
Brest.	Robert.	—	Morin-Fesselier.
Caen.	Brulfert.	Orléans.	Herluison
Châlons-s.-Marne	Weill.	Poitiers.	Druinaud.
Chambéry.	Baujat.	Saint-Quentin	Triquenaux-Devienne
Cherbourg.	Marquerie.	Reims.	Michaud.
Clermont-Ferrand.	Ribon-Collay.	Rouen.	Lestringant.
Dijon	Armand.	—	Schneider.
Saint-Etienne	Chevalier.	Saumur.	Milon.
Fontainebleau	Desprez.	Toulon	Rumèbe.
Grenoble.	Baratier.	Toulouse.	M ^{lles} Brun.
Le Havre.	Bourdignon.	Tours	Pericat.
—	Dombu.	Versailles	Flammarion,
Lille	Tallan lier.		

ETRANGER

ALLEMAGNE

Strasbourg.	Treuttel et Wurtz.
Berlin.	Ascher et Cie.
Leipzig	Brockhaus.
Munich.	Ackermann.
Stuttgard.	Witzwer.

ANGLETERRE

Londres	Hachette.
-------------------	-----------

AUTRICHE-HONGRIE

Vienne	Brockhaus.
Buda-Pesth.	Revai frères.

BELGIQUE

Bruxelles	P. Lacomblez.
—	Lebègue et Cie.
—	Spineux.

ÉGYPTE

Le Caire	Barbier.
--------------------	----------

ESPAGNE

Barcelone	Piaget.
Madrid	Romo et Fussel.

ITALIE

Rome	Bocca.
Milan	Treves frères.
Turin	Bocca.

PORTUGAL

Lisbonne.	Fereira.
-------------------	----------

SUÈDE

Stockholm.	Loostroom.
--------------------	------------

SUISSE

Bâle	Georg.
Berne	Nedegger.
Genève	Burckhardt.
—	Hegimann.
Lausanne	Duvoisin.
Zurich.	Meyer et Zeller.

TURQUIE

Constantinople	Biberdjian.
--------------------------	-------------